

LA DIFFÉRENCE DES SEXES UN CONCEPT POLITIQUE DE LA PSYCHANALYSE

Annie FERRAND

Doctorante en Sciences de l'Éducation

L'inconscient n'est ni égalitaire ni démocratique et il reste sourd à toute éducation [...] L'égalité de droits et de devoirs entre les hommes et les femmes [...] est une idée [partagée] par bien des citoyens des sociétés démocratiques [mais] que les faits résistent est une autre histoire qui intéresse aussi le psychanalyste, et certainement le primat du phallus.[...] S'il y a des leçons de l'histoire sur ce point, c'est que l'égalité est conquise contre la « logique » de l'inconscient. L'égalité n'est pas une donnée psychique primaire mais une formation réactionnelle [...] Attendre de l'analyse de l'inconscient, c'est à dire du psychiquement acceptable, qu'elle fournisse des représentations dont les femmes puissent (consciemment) se satisfaire, c'est pour le moins se tromper d'adresse.

J. André, 1997, p.42-52

Le sexe est le premier critère de catégorisation ou d'identification d'un individu, le premier critère acquis par l'enfant et le principal critère généralisé à d'autres objets que des humains (Unger, 1979), ce qui signifie que la catégorisation est le socle d'une extension métaphorique (modèle sexuel du genre des noms communs, cosmogonie binaire¹, etc.). Cette catégorisation est non seulement première et extensive mais elle est surtout hiérarchique (Hurtig et Pichevin, 1985, 1986, Michard, 1999²). La psychanalyse n'est jamais parvenue à expliquer *pourquoi le sexe donne lieu à une classification, pourquoi le sexe est significatif individuellement dans les psychismes*. Ce qui aurait supposé qu'elle parte de la possibilité heuristique que le sexe ne soit pas significatif³. Au lieu de cela, elle part de l'idée que le sexe est une donnée brute de l'expérience sensible et de *l'évidence* que le sexe est *nécessairement* significatif. En fait, elle se contente d'expliquer pourquoi cette classification est hiérarchique et extensive. Puis elle fonde arbitrairement dans le fonctionnement psychique la cause du fait que le social attribue au sexe une significativité *irréductible*, extensive voire *pandémique* et *hiérarchique*. Aucune de ces propriétés n'est réellement analysée, elles sont supposés dans les raisonnements et vérifiées par les conclusions. Le sexe et la sexualité sont deux éléments centraux de définition de l'inconscient. Toutes les fonctions psychiques en relayent le modèle hiérarchique et extensif comme élément fondamental d'explication inanalysable. La

¹ cf. le concept de « sexuisemblance » analysé par C. Michard, 2002 p. 42-55 ; cf. la description par P. Bourdieu, 1998 p. 17-29, de la cosmogonie organisée par le sexe dans un patriarcat.

² C. Michard souligne la hiérarchie morphologique, syntaxique et sémantique ; également le « dérapage sémantique » qui marque le féminin par l'insulte et l'infériorisation. (cf. p. 135 et s.) MC Hurtig et MF Pichevin (1985,1986) ont montré par des enquêtes de psychologie sociale combien cette hiérarchie ordonnait la catégorisation par sexe chez les individus.

³ «Ce n'est qu'en imaginant ce qui n'existe pas que l'on peut analyser ce qui est ; car pour comprendre ce qui est, il faut se demander comment cela existe. Et pour se demander comment cela existe, il faut se livrer à deux opérations ; la première est supposer qu'on ne connaît pas la réponse même si on croit la connaître (la suspension du jugement) ; la deuxième, c'est supposer – même si c'est contraire à l'évidence des sens – que cela pourrait ne pas exister », C. Delphy *Penser le genre, problèmes et résistances*, p.260

doctrine ne fait que développer l'empire de la « métaphore sexuelle » là où le social lui-même avait omis de l'appliquer, et elle propose une cause *immuable* à l'interprétation hiérarchisante de *l'évidence naturelle* des sexes. Ce double mouvement théorique s'appuie sur un concept : « La » différence des sexes. Le singulier souligne que la catégorisation par sexe est organisée par la logique de la castration qui résume les sexes à « présence vs absence » de pénis⁴, et cette différence distingue le garçon de la fille, le père de la mère ou le fils de la mère⁵. Or si l'on suit les raisonnements qui affirment « la » différence des sexes dans les psychismes, on se rend compte que la description devient très vite une prescription, que l'analyse des phénomènes devient une spéculation sur leur origine immuable. Loin de restreindre l'analyse de l'organisation psychique à une explicitation des causes contemporaines, les psychanalystes expliquent les contenus de l'inconscient par des structures immuables de la cognition voire de une nature pulsionnelle de la détermination psychique, de la parenté ou du langage, des champs postulés comme éternels, antérieurs à et producteurs du social. Est-il légitime de réifier ainsi les éléments constitutifs du psychisme, de faire de mécanismes hors histoire vérifiable et hors social les causes des contenus psychiques ? Est-ce neutre de définir l'inconscient à partir de catégories – le sexe et la sexualité – qui par ailleurs ont été critiquées comme étant construites et politiques ? Je souhaite dans un premier temps faire comprendre ce qu'implique de définir le psychisme par la réification du sexe et de la sexualité. Ensuite, en admettant pour part la description clinique psychanalytique, je proposerai une explication plus raisonnable du phénomène psychique de « la » différence des sexes.

Le D.A. à l'entrée « castration » : « Pour S. Freud, ensemble des conséquences subjectives, principalement inconscientes, déterminées par la menace de castration chez l'homme et par *l'absence de pénis* chez la femme. Pour Lacan, ensemble de ces mêmes conséquences en tant qu'elles sont déterminées par la soumission du sujet au signifiant » (D.A. p.39, souligné par moi). Selon le V.P. : « Le complexe de castration est centré sur le fantasme de castration, celui-ci venant apporter une réponse à l'*énigme* que pose à l'enfant *la différence anatomique* des sexes (*présence ou absence de pénis*) : cette différence est attribuée à un retranchement du pénis chez la fille » (VP p.74). La logique de distinction entre « absence » et présence de pénis définit les différences de sexe en une différence, selon le « primat du phallus ». Cela aboutit pour le garçon, à renoncer à *posséder* la mère (interdit de « L' »inceste) et à attribuer au père la légitimité de la *possession* de l'organe et de la mère. C'est la fin du complexe d'Œdipe, du désir sexuel pour la mère et la rivalité avec le père. Pour la fille, le constat de cette « différence des sexes » la jette dans l'envie du pénis et inaugure pour elle le complexe d'Œdipe, à savoir le fait qu'elle se tourne vers le père pour attendre ce dont elle manque (le pénis, puis l'enfant par équivalence) et est en rivalité avec sa mère ou renonce à la mère comme objet primordial par la déception de n'avoir pas reçu d'elle l'organe valorisé. Le complexe de castration organise le refoulement originaire et secondaire, ce qui est le principe de constitution de l'inconscient. Chez Lacan, *l'absence* de pénis de la mère est à concevoir

⁴ Les différentes pistes théoriques que je critique ici sont parfaitement exposées dans les trois entrées du terme de castration dans le Vocabulaire de la psychanalyse, 1967, **noté V.P.** - Dictionnaire actuel des signifiants, concepts et mathèmes de la psychanalyse, 1993, **noté D.A.** - Dictionnaire de la psychanalyse, Encyclopédia Universalis, 1997, **noté E.U.**, entrées *castration*, *Complexe d'Œdipe*, *phallus* et *sexualité féminine*. Le binaire est exposé comme tel par Freud (1908, 1923, 1925, 1931, 1933). Quant à Lacan, cf. le séminaire Encore, Livre XX notamment ou la Relation d'objet, Livre IV

⁵ (je souligne l'androcentrisme de « la » différence). Ces trois possibilités enveloppent les différents courants théoriques. Aucune élaboration psychanalytique de la genèse du psychisme ne se comprend sans le double postulat que « l'Autre Primordial » du sujet est la mère, et que cette mère est une femme au sens psychanalytique, c'est à dire distincte de l'homme par un manque fondamentale, ontologique.

au sens Freudien : le phallus organise son désir et son manque fondamental. Cette *castration* de l'Autre explique que l'enfant s'identifie d'abord à ce qui lui manque et ce qu'elle désire chez le père (être le phallus), puis que l'enfant, selon sa sexuation, s'identifie dans le registre de l'avoir (avoir ou pas le phallus). La castration organise le symbolique comme structure béante où le sujet manque à être représenté, elle est le principe de la subjectivité car de l'aliénation au langage.

Comment s'établit le complexe de castration selon les auteurs ? Freud, en 1908, s'entoure de toutes les précautions d'usage, en précisant que cette idée de castration, à la vue des différences anatomiques, vient au garçon qui regarde la fille (en effet, il le tient du « cas Hans ») et qu'elle est secondaire par rapport à un préjugé, à savoir sa conviction que tous les humains ont un pénis. Ainsi le garçon obscurcit par « un voile de préjugé » sa perception du sexe de la fille, se dit que son clitoris grandira en pénis, dans un second temps, il entend des menaces de castration contre lui, et en dernier il interprète la différence d'organe comme une mutilation. Au fil des publications, cette conception est généralisée à la petite fille (à partir d'une clinique adulte), le voile de préjugé disparaît pour laisser place à des considérations sur la valeur intrinsèque du pénis qui seule explique que le garçon ne puisse s'imaginer un humain sans pénis et que la fille ne puisse voir un pénis sans se sentir lésée. Mieux encore, le caractère rétroactif de l'interprétation de mutilation est ignoré et « l'absence » de l'organe voire la mutilation elle-même deviennent visibles. Ceci au point de susciter l'horreur qui dès lors explique le voile de préjugé qui serait presque un refoulement devant un constat en soi effroyable. *L'interprétation* par l'enfant des différences de sexe en une mutilation de la fille devient la *découverte* de « la » différence, *l'observation* de la *castration* de la fille, le *constat* d'une mutilation ou la rencontre d'une *visible absence*. Ce virage, très rapide chez Freud et suivi par tous, intervient avec la généralisation à la fille de la conception castrative des différences de sexe : c'est surtout elle qui découvre son infériorité, qui a un rapport non médiatisé par les représentations, le discours à « sa » différence – ce que Lacan entérinera en disant que la femme vit sur le mode imaginaire (privation de pénis) la castration que l'homme atteint à un niveau symbolique (castration par le phallus). Cette positivation de la négation du sexe féminin est récurrente chez tous les auteurs post-freudiens, et Freud lui-même. La « castration » devient visible, elle n'est plus un effet de comparaison hiérarchique et de préjugé (par rapport au pénis supposé a priori à tous), ni un effet de discours (menace) ni un effet de mise en récit (rétroactivité de l'explication par la castration). Ce glissement se repère dans presque toutes les définitions du complexe de castration par l'injection, dans la mention neutre de l'anatomie, des termes mêmes de la castration : elles parlent toutes de « l'absence de pénis » de la mère ou de la fille, comme si c'était leur anatomie, sans que cette définition du sexe féminin apparaisse comme une première négation qui induit fortement l'interprétation des différences « anatomiques » en « manque » féminin, donc en disgrâce quasi anatomique (cf. ci-dessus, les deux définitions ou E.U.p.787). La méthode de réification du sexe dans le psychisme est la naturalisation de la valeur du pénis, qui est supérieur physiquement au sexe féminin (réduit au clitoris et assimilé à un pénis atrophié) par sa capacité de procurer du plaisir ou d'être tout simplement « saillant », ce qui implique une théorie de la cognition. Freud a également spéculé sur des origines préhistoriques de la conception du sexe comme castration des femmes (la Horde primitive, Landman, p.70). La méthode de réification est ici le réductionnisme darwiniste et l'invention d'une origine préhistorique. Lacan s'inscrit dans une triple tradition, stoïcienne du Logos Spermatikos (E.U. p.593, Lacan, 1958, p. 170, 174), théologique où le sexe masculin est l'objet de métaphores métaphysiques, et des Lumières dans sa tentative de laïciser la transcendance et le pouvoir Créateur : Dieu s'incarne dans le père, et le Principe de génération, dans le phallus. De plus, « la »

différence des sexes (au sens freudien, Lacan, *ibid.* p. 163) épouse le modèle de la binarité linguistique où la signification naît du renvoi permanent entre identité et différence. La structure atemporelle du langage est nécessairement liée à « la » différence des sexes, en fait à son abstraction qu'est le « phallus », car le désir du sujet y trouve sa cause perdue et la signification y trouve son ressort sémantique (la signification phallique) et existentiel (la représentation du sujet dans l'Autre). La justification de la place centrale du pénis est parfois la saillance de l'organe ou de l'érection qui explique qu'il n'y ait pas de signifiant du sexe de la femme dans l'inconscient ou qu'il ne puisse y avoir d'autre « signifiant du désir » (Lacan, *ibid.* p.170). Ce signifiant d'exception est parfois explicité par un syncrétisme théorique qui dévoile tout l'enjeu naturaliste de l'abstraction structuraliste : le « trait anatomique ». La réification chez Lacan du sexe dans l'inconscient se fait par une essentialisation du langage et des dispositifs de signification, par une conception non structuraliste du rapport de l'objet réel au signifiant, par une ignorance des conditions sociales de production des discours et par un réductionnisme linguistique (Lacan, *ibid.* p. 167).

Il faut rappeler quelques principes épistémologiques qui expliquent que la psychanalyse puisse réifier ainsi ses objets. 1) Le psychisme explique le social par des éléments internes éternels (pulsion, héritage de la préhistoire de l'humanité, dépôt des structures élémentaires de la parenté et du signifiant). Le social fonctionne comme un psychisme, par un déterminisme inconscient dont les motivations et les formations réactionnelles (culture) sont celles énoncées par la psychanalyse 2) Il n'y a pas d'indice de réalité dans l'inconscient qui permette de faire la distinction entre événement réel et événement psychique (Landman, p. 69). Principe fondamental de la « réalité psychique » énoncé par Freud sur la base d'un double refus. D'une part le refus de considérer comme réels les abus dénoncés par les patientes (D. A. p.296). Il a transformé les représentations inconscientes du traumatisme de ses patientes en contenus fantasmatiques liés à un désir inacceptable. Ceci amène à un autre principe encore en vigueur dans la pratique professionnelle : le sexuel est toujours traumatique et il n'est de traumatisme sexuel que fantasmatique, au sens où il redouble la première rencontre avec le sexuel (EU p. 777). A cause du modèle physiologique de Freud, le traumatisme s'inscrit dans un continuum d'excitation, du déplaisir au plaisir, sans que la rupture existe vraiment. Et d'autre part, le refus de considérer les privilèges exorbitants des hommes et des pères dans les patriarcats. Le contenu de l'inconscient témoigne donc d'une réalité non plus actuelle mais préhistorique de la toute puissance virile. Ceci a amené à l'invention d'un caractère atemporel de l'inconscient et d'un principe de survivance mécaniciste phylogénétique mais aussi psychologique. L'inconscient devient la cause d'une fixation temporelle (préhistorique ou infantile) qui agit dans le présent et explique mécaniquement ce présent. Freud invente les « fantasmes originaires » comme noyau résistant de l'inconscient, d'une texture limite entre la réalité et la fantaisie. La seule raison pour laquelle ils sont l'indice du non réalisme de l'inconscient est la dénégation par Freud de la réalité sociale qui leur sert de base (cf. plus loin). 3) Ces astuces freudiennes ont produit une nature de l'objet : l'inconscient est en soi organisé par le *sexuel*, dans un rapport *non réaliste, atemporel et traumatique* à la réalité sociale qu'il détermine.

La psychanalyse avance donc que la représentation inconsciente des différences anatomiques de sexe est nécessairement le binaire hiérarchique qui oppose absence et *manque* de pénis, c'est à dire existence et inexistence, être et désêtre, quelque chose et rien. Cette représentation est non seulement indépassable – car elle découle de représentations préhistoriques ou élémentaires à la structure ou au désir – mais elle

détermine les pratiques sociales de distinction par le sexe, de politiques sexuelles, les destins sociologiques des individus (orientation vers le mariage ou le couple hétérosexuel, carrières professionnelles ou domestiques, traumatismes systématiques comme les viols ou violences par le mari, autorité paternelle, charge maternelle de l'enfant, etc.). Ainsi en vient-on à définir l'ordre social contemporain de Freud et/ou de Lacan comme les conditions nécessaires de production de la subjectivité et de la civilisation (DP p.279). La réification des causes de la catégorisation par sexe dans l'inconscient implique que le sexe soit nécessairement interprété de la manière androcentrée et hiérarchique qu'énonce la doctrine, par delà toute révolution sociale. Le sexe dans les psychismes (et dans le social) serait le produit des nécessités anthropologiques et non l'objet d'actions humaines prescriptives ou critiques du prétendu déterminisme naturel.

L'analogie avec la pratique raciste de réduction de l'être des individus à un attribut naturalisé est avouée (Soler, 1997, p. 275). La réduction raciste explique que les femmes soient « marquées par la différence » (EU .793) voire par la castration, et que cette différence soit extensive à l'être et au rapport du sujet au symbolique. La réification implique que la fille et la femme soient des êtres ontologiquement voués à l'envie du pénis, et à son corollaire, l'envie d'enfant ; que la question de l'inconscient et des civilisations soit *Que veut La femme* ou *Qu'est-ce qu' Une femme ?*, deux énigmes dont les psychanalystes soutiennent qu'elles sont liées à une spécificité des femmes ou de la structure du langage (D.A. p. 264, DP p. 107-108). Ce mystère, heuristique pour Freud, est le modèle de la limite du symbolique pour Lacan, les femmes en étant exclues comme telles (Lacan, 1972-73 p.94). La femme représente la fin du dicible et le prototype de l'insulte (ibidem p. 108, Soler, 1997, p.25, p.100). Les identifications au déchet ou au rien, le masochisme, la dépression voire la mélancolie seraient donc ontologiques chez les femmes et non pas politiques (Soler, ibidem, p. 69-102, Juranville, 1993, 2002). L'« énigme des sexes » serait éternelle puisque la biologie, hors de toute problématisation culturelle, poserait ses questions à l'enfant ou à la Structure vierges de toute culture. La réification entraîne celle des conditions de production de cette centralité du sexe masculin en tant qu'elles seraient les seules possibles. Ainsi, le père serait ontologiquement au cœur de la production des subjectivités, depuis le *Père mort* jusqu'au Nom-du-père, en passant par le phallus paternel et l'éternelle hiérarchie Oedipienne. Rien des processus de normalisation du sujet (Surmoi, conscience morale, identification, accès au langage et à la pensée) ne pourrait exister sans une position d'exception du père, qui serait ontologiquement supérieur car *porteur ou représentant du phallus*, donc le seul à *faire tiers, énoncer la loi, incarner la raison et le langage, avoir un ascendant sur la mère, être le principe de culture* face à la nature maternelle, etc. (E.U. p. 724, 843). En retour, il n'y aurait de sujet légitime que les pères potentiels, c'est à dire ceux qui peuvent prétendre à la possession du « phallus », donc les hommes. Les considérations sexistes de Freud ou l'élaboration par Lacan du sujet nécessairement phallique (1972-73) prouvent les conséquences nécessaires d'une définition de l'inconscient à partir d'une hiérarchie des sexes réifiée. Le seul interdit de l'inceste civilisateur serait celui du fils *sur* la mère ; celui du père *sur* la fille serait fantasmatique voire désiré par la fille (Freud, J. André, 1997, p.107) et aurait des vertus structurantes (pour la fille dans la solution oedipienne et pour le garçon face à l'inceste maternel – cf. M. Tort, 2005, p.417. De plus, le statut d'*Objet* primordial de la mère serait une nécessité anthropologique (D.A. p.188). Deux conséquences à ceci : le travail d'éducation et la charge matérielle de l'enfant serait donc une extension naturelle de la dite fusion originare, et la mère devrait être entourée d'interdits et procédures paternelles de régulation de sa nature originelle, hors symbolique et fusionnelle. Le désir sexuel du garçon pour la mère, dans l'Œdipe, est naturalisé et, en soi, rend nécessaire l'interdit de « L »'inceste pour Freud. Cette réification implique que

la mère avant d'être une adulte soit ontologiquement une femme pour le fils : il y aurait naturellement une préséance de la hiérarchie de genre sur celle de génération – ce dont témoigne le verbe *posséder* la mère. La fille, elle, n'est pas censée *posséder* le père, et elle est également dans un rapport de genre avec lui avant que d'être dans un rapport filial⁶. De même, les conceptions dérivées du complexe de castration deviennent des nécessités. Ainsi, les deux autres fantasmes originaires, c'est à dire les représentations inconscientes de la sexualité parentale comme viol (castration) de la mère (« scène primitive »), de la rencontre infantile avec la sexualité comme agression (la « séduction »), seraient-ils des éléments nécessaires, atemporels et persistants de l'inconscient. Nul besoin de chercher bien loin la cause des plaintes dites hystériques de viol, d'agression et de préjugés sociaux, ou la cause des pratiques sociales systématiques de violence sexuelles : l'immatunité physiologique enfantine (Laplanche, 1973, p.15), l'inconscient préhistorique ou structuraliste expliquerait tout (DP p. 107-108)! La sexualité masculine aurait ontologiquement besoin du mépris des femmes (Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » 1918) ou de procédures de transformation de la virginité en tabou (Freud, « Le tabou de la virginité » 1918), elle serait nécessairement agressive (« Les théories sexuelles infantiles » 1908) et la sexualité serait nécessairement une défaite féminine (J.André, 1997, p.101 et passim). La prostitution des femmes découlerait d'une nécessité anthropologique, ainsi que les viols collectifs ou privatisés (plus ou moins ritualisés) pratiqués en raison du caractère tabou de la virginité féminine (Freud, 1918, Lacan, 1958, p.173). La passivité et la frigidité seraient le lot de la sexualité féminine, le masochisme sa quintessence toujours refoulée. La castration étant le modèle des expériences humaines de perte d'identité, y seraient ontologiquement assimilées toute *féminisation* d'un homme (en particulier par la *passivation* sexuelle, c'est à dire le simple fait d'être pénétré) et toute perte irrémédiable, telle la mort.

On peut encore allonger la liste des nécessités anthropologiques affirmées par la psychanalyse au nom de l'irréductibilité de « La » différence des sexes inconsciente. Au lieu de postuler que le psychisme explique le social, il peut être plus raisonnable de penser que ce sont les conditions de production des vies qui déterminent la production des subjectivités, surtout si ces conditions sont inégalitaires comme elles le sont entre les sexes. Les représentations affirmées comme non réalistes, hérités d'une origine méconnue de la subjectivité ou de l'humanité, ne seraient-elles pas une conséquence de la réalité sociale plutôt que son origine anthropologique ? Le noyau dur de l'inconscient ne serait-il pas d'origine sociale et politique ? Des travaux féministes permettent de dire que ces représentations inconscientes sont la formule la plus épurée du mode de production des vies dans les patriarcats.

La représentation de l'acte sexuel comme un viol, une passivation des femmes, voire leur castration, et celle des femmes comme objet dans la sexualité ou dans les subjectivités semblent relever moins d'un fantasme originaire (Laplanche & Pontalis, 1964) que de la politique sexuelle des patriarcats. Les analyses de P. Tabet (1985, 1991) et de C. MacKinnon (1987) et l'ENVEFF (2000) montrent combien la dite sexualité est androcentrée - la sexualité des femmes est médiatisée par le désir et l'activité masculine- et politique- enjeu d'appropriation virile- comment elles sont expropriées de leur corps, et comment ce dispositif constitue un des moyens de leur contrôle au bénéfice des hommes.

⁶ Le rapport de genre sexualise et hiérarchise les autres rapports sociaux, filiaux, de race et de classes capitalistes. Lacan précisera que c'est l'interdit porté sur la mère qui la construit comme objet de désir. Pour la réduction des « interdits anthropologiques » à l'oedipe androcentré, cf. Laplanche, 1972, p. 10-11

L'analyse féministe matérialiste des effets mentaux du statut d'opprimée démontre que la chosification des femmes est d'abord matérielle et que les représentations ne sont que la face mentale des rapports sociaux, de l'exploitation patriarcale qui construit les sexes en classes de sexe antagonistes. En effet, ces rapports sociaux réduisent les femmes à l'*outil*, approprié dans tous les registres existentiels et de manière collective ou privatisée par la classe des hommes (Guillaumin, 1978, 1992, Delphy, 1970-2001) ; elles sont passivées mentalement, car médiatisées, expropriées de leur subjectivité, de leur conscience objective ou réflexive (Mathieu, 1985), elles sont expropriées de leur sexualité et de leur travail (Tabet, 1979, 1985, 1998) ; elles sont objectifiées par les discours (Mac Kinnon, 2001). Freud développe l'idée que dans l'inconscient il n'y a pas d'opposition féminin/masculin mais une polarisation pulsionnelle actif/passif (EU p. 779), dont Lacan peut faire le socle logique du fantasme (Lacan, 1972-73, p.104). Interpréter le second binaire comme représentant La différence des sexes, la sexualité ou les bases inconscientes de la sexuaction suppose nécessairement d'assimiler le féminin au passif. Cette assimilation n'est jamais justifiée sinon par l'observation de la sexualité patriarcale la plus brutale.

Dans la terminologie interne au discours patriarcal, il est évident que les femmes sont « castrées », avec ce que cela signifie pour un homme dans un patriarcat : déssubjectivation, automatisation, aliénation à autrui, déshumanisation, disparition sociale voire physique, marquage indélébile d'une infériorité absolue ou relative. L'opération de *marquage* (Guillaumin, 1977, 2002) qui organise la création sociopolitique du sexe (Delphy, 1991) élève le pénis au signe d'appartenance de classe dominante, en fait une anatomie politique qui est la véritable cause des possibles sentiments d'« envie du pénis » et de haine de soi chez les opprimées. La dite sexualité met en rapport des marques d'appartenance de classes antagonistes (Plaza, 1978). Elle reproduit et métaphorise la subordination globale politique des femmes aux hommes. La dite sexualité est en fait le front de lutte où l'antagonisme de classe est incorporée via la jouissance et le désir, dans un enjeu d'érotisation de la domination (MacKinnon, 1983, 2005) : son pouvoir d'aliénation des femmes a été parfaitement souligné par Freud qui parle de « sujétion par le sexe » (1918, p.80).

La psychanalyse semble être en charge d'escamoter l'enjeu politique de la catégorisation par sexe et de la sexualité, en rendant essentiels et nécessaires les effets du marquage politique des individus par le sexe naturalisé. D'une part en produisant une version patriarcale de l'origine de leur hiérarchie par le concept de castration, d'autre part en attribuant à une essence de la sexualité les effets de l'oppression qui s'y reproduit.

L'analyse des concepts et de la clinique psychanalytique doit, me semble-t-il, partir de la prise de conscience d'une réalité sociale, qui détermine autant la production des savoirs que la production des subjectivités. En ce qui concerne le sexe, la réalité déterminante des patriarcats ne peut être ignorée. Il s'agit dès lors de comprendre le double mouvement de la psychanalyse : d'un côté reproduire la domination sociale en justifiant sa réalité et en attribuant aux opprimées, à leurs caractéristiques de classe la cause de leur statut, qui devient condition naturelle ; de l'autre décrire assez finement parfois les effets de l'oppression dans les psychismes, l'aliénation spécifique des femmes, les structures discursives de l'idéologie patriarcale et leurs effets dans la construction de la subjectivité. Il s'agit de se demander : « Où est le truquage et où est la description du fonctionnement psychologique actuel ? Questions qui [...] engagent la constitution d'une théorie de l'oppression, sans laquelle une étude sur la femme est réductrice » (Plaza, 1977, p.104). La psychanalyse, sans critique de son biais politique, est vouée à répéter les termes du patriarcat qui font de La femme une déviance ou une spécificité (Hurtig et Pichevin,

1982). Ce qui de facto entraîne une définition négative et dévalorisante des femmes, ce dont le concept de castration est l'exemple le plus abouti. L'analyse féministe matérialiste permet de critiquer quelques principes heuristiques de la discipline, quelques concepts fondamentaux tout en gardant les caractéristiques fondamentales de l'objet : il est un discours insu dont les mécanismes (automatisme et répétition) révèlent son origine sociale (intériorisation et traumatisme), un déterminant de l'action et de la conscience du sujet dès lors qu'il est méconnu, un processus d'historisation du sujet par la construction permanente d'une mémoire, une fonction de déréalisation ou d'aliénation impliquant des enjeux et des effets du pouvoir social. Il faut renoncer par contre à l'idée que l'inconscient soit le siège de la subjectivité. Le déterminisme inconscient n'est ni l'intentionnalité subjective ni le désir subjectif. Il est un automatisme exogène et il manifeste la continuité entre l'inconscient et les pratiques sociales collectives des discours et des divisions du travail, comme le démontre le phénomène psychique de "La" différence des sexes. La singularité de l'expression individuelle de l'inconscient n'est pas le signe d'un sujet mais de la contingence. La théorie psychanalytique, en confondant inconscient et subjectivité ou désir, fournit un matériau idéologique d'aliénation au patriarcat, alors même que sa pratique vise la désaliénation. Cet amalgame produit la fausse conscience et la mauvaise conscience (culpabilité) chez les opprimées car elles sont incitées à s'expliquer leur oppression par des fonctions psychiques atemporelles et à s'imputer une participation désirante et subjective *inconsciente*. Rappeler et illustrer qu'il y a une « continuité entre les conditions matérielles et les formes de la conscience [qui] est particulièrement marquée dans les appartenances de sexe » (Guillaumin, 1992, p.119) permet de sortir de cette impasse scientifique et politique.

DELPHY, Christine, *L'ennemi principal 1, l'économie politique du patriarcat*, 1998, 2, *penser le genre*, 2001, Paris : Ed. Syllepse, coll. « Nouvelles Questions Féministes ».

GUILLAUMIN, Collette *Sexe Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature*, 1992, Paris : Côté femme, coll. « Recherche ».

GUILLAUMIN, Collette *L'idéologie raciste, genèse et langage actuel*, 2002, Paris, Ed. Gallimard, coll. Folio essais.

HURTIG, Marie-Claude & PICHEVIN, Marie-France : « La variable sexe en psychologie : donné ou construit ? » 1985, Cahiers de psychologie cognitive, Vol. 5 N° 2 p.187 -228

HURTIG, Marie-Claude & PICHEVIN, Marie-France *La différence des sexes*, 1986 Paris éd. Tierce.

HURTIG, Marie-Claude & PICHEVIN, Marie-France « La psychologie et les femmes, petite endoscopie de la discipline », 1982, Nouvelles Questions féministes N° 4

MACKINNON, Catharine : *Le féminisme Irréductible, discours sur la vie et sur la loi*, 1987, 2005, Paris : Des femmes

MACKINNON, Catharine : « Féminisme postmodernisme et marxisme », Actuel Marx, Paris, 2001 N° 30, p. 101-130

MATHIEU, Nicole Claude : « L'anatomie politique : catégorisations et idéologies du sexe », 1991, Paris : Côté femme, coll. « Recherche ».

MICHARD, Claire : « Le sexe en linguistique : Sémantique ou zoologie ? », 2002, Paris : l'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme.

PLAZA, Monique : 1977 « Pouvoir "phallomorphique" et psychologie de "la Femme", un bouclage patriarcal », *Questions féministes* n° 1 : 91-119

PLAZA, Monique : 1980 « La même mère » *Questions féministes* n° 7, pp. 71-93

PLAZA, Monique : 1978 « Nos dommages et leurs intérêts », Questions Féministes n° 3

TABET, Paola : *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, 1998, Paris : l'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme ».

TABET, Paola, CONTRÉRAS, Josée : « La grande arnaque, l'expropriation de la sexualité des femmes », *Actuel Marx* N°30, p. 131- 150.

UNGER, Rhoda K. *Female and Male : Psychological perspectives* New York, Harper & Row, 1979

Enquête Nationale des violences envers les femmes en France :

<http://www.travail-solidarite.gouv.fr/espaces/femmes-egalite/presentation-enquete-nationale-sur-les-violences-envers-les-femmes-6169.html>

<http://www.univ-paris1.fr/IMG/pdf/questionnaireenveff.pdf>

JASPARD, Maryse : *Les violences contre les femmes*, 2005, Paris : La Découverte, coll. Repères en sociologie

CHETCUTI, Natacha & JASPARD, Maryse *Violences envers les femmes, trois pas en avant deux pas en arrière*, 2007, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme

BOURDIEU, Pierre : *La domination masculine*, 1998, 2002 Paris : Essais Points

Vocabulaire de la psychanalyse, par J. Laplanche et JB Pontalis, 1967, 1998, PUF, Quadrige

Dictionnaire actuel des signifiants, concepts et mathèmes de la psychanalyse, sous la dir. De R. Chemama, 1993, Larousse thématique, pour les articles « envie du pénis » et « phallus »

Dictionnaire de la psychanalyse, Encyclopédia Universalis, 1997, Paris, Albin Michel

ANDRÉ, Jacques : *La sexualité féminine*, 1994, 1997 Paris : Presses Universitaires de France, (coll. « Que sais-je ? »).

ANDRÉ, Jacques : *Fatalités du féminin*, (sous le dir. de) Paris, 2002 : Petite Bibliothèque de Psychanalyse, cf. entre autres l'article d'Anne Juranville, « Violence féminine ».

FREUD, Sigmund : « La féminité », in *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, [1933], 1984, Paris : Gallimard, (coll. « Folio essai »), p. 150-181.

FREUD, Sigmund : « Le tabou de la virginité », in *GW XII* [1918], [1969], 1999, Paris : Presses Universitaires de France, (coll. « Bibliothèque de psychanalyse »).

FREUD, Sigmund : « Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes », in *La Vie Sexuelle*, [1925], [1969], 1999, Paris : Presses Universitaires de France, (coll. « Bibliothèque de psychanalyse »).

JURANVILLE, Anne : *La femme et la mélancolie*, 1993, Paris : PUF.

LACAN, Jacques : *Le séminaire de Jacques Lacan [Livre XX, Encore] : 1972-1973*, [1975], 1999, Paris : Editions du Seuil, coll. « Ponts essais »

LACAN, Jacques : « La signification du phallus », in *Ecrits*, 1958, 1966, 1999, Paris : Editions du seuil, Essais points, Tome 2

LAPLANCHE, Jean : *Problématique II : Castration, symbolisations*, 1972-1973, 1980, Paris : Presses Universitaires de France, (coll. « Bibliothèque de psychanalyse »).

LAPLANCHE, Jean & PONTALIS, Jean-Baptiste : *Fantasma originaire, fantasmes des origines, origine des fantasmes*, 1964, 1998, Paris : Poche

LANDMAN, Patrick : *Freud*, 1997, Paris, Les Belles Lettres

SOLER, Colette *Ce que Lacan disait des femmes : étude de psychanalyse*, 2003, Paris : Editions du Champ Lacanien, (coll. « In progress »)

TORT, Michel : *La fin du dogme paternel*, 2005, Paris : Aubier, (coll. « Psychanalyse »).